

# Éditorial

## Oranais, Oranien, Pied-Noir, souviens-toi...

Oui ! Souviens-toi de ces jours de juin qui ont précédé l'atroce 5 juillet... C'était... Il y aura bientôt soixante ans. Oran était devenue une cité folle... En ville, les rues étaient jonchées de meubles éventrés, de téléviseurs éclatés, de réfrigérateurs disloqués. De nombreux habitants, désespérant de pouvoir les sauver, les avaient balancés de leur balcon ou de leur terrasse. Ici, fumaient de petits bûchers où l'on avait sacrifié, dans l'acre odeur de la laine brûlée, des matelas, de vieux vêtements ou des objets domestiques plus ou moins démolis. Là, une carcasse de voiture noircie achevait de se consumer. Sur les trottoirs, personne ne ramassait plus les tas d'immondices puantes sur lesquelles bourdonnaient des nuées de mouches. Partout retentissait le bruit des marteaux de ceux qui clouaient les cadres en bois où ils avaient entassé les rares affaires qu'ils allaient tenter de sauver.

Au port, les quais étaient saturés de véhicules, chargés à ras bord de tout ce que l'on avait pu récupérer. Leurs propriétaires attendaient depuis plusieurs jours un hypothétique embarquement sur les rares bateaux en partance pour la métropole. Certains d'ailleurs, au comble de l'impatience ou du désespoir, avaient froidement poussé leur voiture dans les eaux du bassin. Non loin de là, sur l'esplanade du Ravin Blanc et de l'usine à gaz, les immenses citernes de pétrole et d'essence, réserves en carburant de toute la région, étaient la proie des flammes. Un épais nuage de fumée noirâtre, montant à l'assaut de la ville, occultait le front de mer et recouvrait la cité, comme si le Ciel avait voulu envelopper d'un sinistre linceul tout ce qui avait été la vie de ces Oranais, de ce peuple pied-noir, cette vie qui, maintenant, agonisait avant de disparaître à tout jamais. Au milieu d'encombres indescritibles, de tristes cortèges d'automobiles s'étaient

formés. Certains chauffeurs prenaient la route de La Sénia, dans l'espoir de trouver place dans un avion qui les emporterait vers la métropole. Ils ignoraient que ceux qui les avaient précédés là - une foule immense, sans nourriture et privée d'eau (on racontait que des bébés étaient morts déshydratés) - attendaient un problématique départ depuis plus d'une semaine, scrutant un ciel désespérément vide par la volonté délibérée de Paris. Les autres, descendant la rampe Vallès, tentaient encore d'atteindre le port. Beaucoup tournaient en rond, sans trop savoir par où ils pourraient échapper à la souricière et sauver au moins « la valise »<sup>1</sup>, afin d'éviter « le cercueil » que bon nombre d'entre eux allaient connaître, hélas, quelques jours plus tard, un certain 5 juillet.

Pour ajouter au désordre de ce sombre carrousel, des command-cars de l'armée, équipés de haut-parleurs, augmentant les embouteillages, circulaient à contre-courant, en diffusant les inqualifiables mensonges officiels<sup>2</sup> :

« Français d'Algérie, restez... »

- Vous bénéficierez d'un statut particulier.

- Vous pourrez à tout moment entrer et sortir d'Algérie librement.

Dans la vie publique :

- Vous jouirez des droits civils et des libertés essentielles.

- Vous pourrez utiliser partout la langue française.

- Vous pourrez choisir l'école de vos enfants.

Dans la vie économique et sociale :

- Vous pourrez acheter, gérer et céder librement tous les biens.

- Vos biens fonciers ne pourront être expropriés qu'après une indemnisation préalable garantie par l'aide de la France.

Si, néanmoins, vous désirez rentrer en France, vous pourrez y emporter vos biens meubles et capitaux.

Tout en conservant la nationalité française, vous aurez la garantie d'un traitement privilégié ».

Heureusement pour eux (si l'on peut dire), ceux qui s'en allaient n'avaient pas le temps d'écouter et de se laisser bernier par un tel tissu d'hypocrisies. Peut-être certains avaient-ils mieux entendu : « Restez ! L'armée demeure à vos côtés, pour protéger vos vies et vos biens ! » Chacun sait ce que fut la protection des vies, tout au long des heures tragiques du 5 juillet où des centaines d'innocents furent égorgés sous le regard impassible des soldats de Katz. La Marine nationale, conformément aux accords d'Évian est à Mers-el-Kébir pour un siècle encore... » Mais quel crédit accorder au cynisme de ces propos, lorsque, à hauteur du Petit Vichy, obéissant aux ordres reçus, des motards du 28<sup>e</sup> Train bloquaient la circulation pour permettre à des autobus de l'armée d'évacuer en urgence les familles de militaires ?... Quel crédit, alors que l'on avait vu, au cours des jours précédents, des marins français dresser un pont-levis pour contrôler les accès à l'enclave « garantie » de Mers-el-Kébir et, le lendemain, des Algériens démolir ce même pont-levis, sans le moindre froncement de sourcils de la part des autorités françaises ?...

Certains, finalement, avaient réussi à embarquer sur des bateaux que les armateurs locaux faisaient tourner entre Oran et la Métropole. Ces navires, le Procida, le Notre Dame de Santa Cruz et le Tesselah de la Compagnie Scotto, Ambrosino, Pugliese, le Léon Mazzella et le Horabuena, tout comme les différents Schiaffino, chargeaient bien au-delà de leurs capacités d'accueil, les grappes humaines qui se pressaient à la coupée, tandis que les paquebots des lignes régulières se voyaient contraints de réserver leurs passages à Dieu sait qui, et que, derrière la grande jetée, stationnaient inutilement, pour l'instant du moins, deux beaux bâtiments, fines silhouettes blanches à la cheminée rouge et or, le Jaime II et son frère jumeau, le Lazaro, que Madrid avait envoyés pour évacuer non seulement les ressortissants espagnols, mais aussi le maximum de civils. Ils attendaient depuis des



*jours que le gouvernement français les autorise à franchir la passe.*

*D'autres Oranais, ceux qui ne pouvaient se permettre d'attendre un embarquement avant l'échéance du 1<sup>er</sup> juillet, car leurs noms figuraient sur les listes de représailles promises, que le FLN faisait circuler, quittaient le port pour gagner l'Espagne voisine et hospitalière, dans des conditions bien plus précaires, à bord de gros chalutiers comme le Tafna, ou de modestes lamparos et palangriers.*

*Pour ceux qui avaient réussi à embarquer, le soulagement ne suffisait même pas à les tirer de cette sorte de léthargie dans laquelle s'abîmait leur pensée. Lorsque le navire levait l'ancre, personne n'avait le cœur à se livrer à des commentaires tristement ironiques sur cette déclaration trompeuse que l'on avait peinte en lettres immenses, visibles de tous les points de vue d'Oran, face à la mer, dernière dérision de l'Histoire qui accompagnait l'accablement des exilés pendant leur ultime traversée du port : « Ici la France. »*

*Le bateau qui les emportait sans espoir de retour, s'écartait inexorablement du rivage... Pourtant, ils se tenaient là, regroupés sur le pont arrière, face à cette ville, à cette terre qui avait été la leur et que la lente manœuvre du navire, tournant sa proue vers*

*l'horizon, élargissait de plus en plus sous leurs yeux rougis de fatigue et de chagrin. Mâchoires serrées, les hommes s'accrochaient aux plats bords du bastingage, crispant leurs mains jusqu'à en faire blanchir les jointures, dans un effort inconscient de rage ou de désespoir. Les femmes, elles, n'avaient plus le courage de cacher leur peine. Les plus fortes poussaient seulement de gros soupirs ; les moins braves sanglotaient sans retenue... Certaines ne voulaient même plus accorder le moindre intérêt à ce sol qui les avaient payées d'ingratitude ; elles lui tournaient délibérément le dos, laissant errer un morne regard sur les pauvres biens que l'on avait réussi à sauver. Il n'y avait là que quelques hardes rassemblées à la hâte, de rares ustensiles domestiques, une ou deux couvertures, le tout entassé en baluchons et valises disparates. De temps à autre, un long gémissement s'exhalait d'une poitrine angoissée par cet inconnu qui les attendait toutes et tous. Les enfants, apeurés, observaient tour à tour leurs parents et cette cité qui, maintenant, s'éloignait sous leurs yeux. Les plus jeunes s'agrippaient de leurs petits poings fermés, au refuge offert par les jupons maternels ; les aînés glissaient une main craintive dans celle d'un père, d'un oncle, d'un aïeul. Ceux-ci leur accordaient peu d'attention.*

*Immobiles devant ce paysage qui fuyait, ils ne voulaient rien perdre des dernières images d'une terre tant aimée qu'ils savaient à jamais perdue. Ils voulaient garder, encore et encore, l'ultime vision de cette contrée qui les avait vus naître et grandir dans un bonheur qu'ils croyaient éternel.*

Ce que ces malheureux abandonnaient, avant de s'enfoncer dans leur exil, c'étaient les vestiges de ce « crime contre l'humanité » qu'a représenté la Colonisation de l'Algérie. Pour affirmer une telle énormité, on peut être sorti, sans doute, de Sciences Po ou de l'ENA, être un brillant champion de surf sur finances et manœuvres politiciennes, mais demeurer néanmoins, piètre connaisseur de l'histoire coloniale de la France - et ce ne sont pas la partialité des rapports d'un Benjamin Stora, ni l'outrecuidance de la facture que présente un Seddik Larkesh qui éclaireront davantage. Ce que contemplaient ou évoquaient une dernière fois ceux qui partaient sans espoir de retour, c'étaient les traces matérielles de ces « crimes » que l'on reprochait à la Colonisation.

Celui-ci laissait sa nostalgie, - « nostalgie » a-t-on écrit par dérision - évoquer la ferme natale, construite par l'aïeul,

qui avait nourri la famille et avec elle, les fellahs algériens du douar voisin. Et derrière cette ferme, ce que les Pieds-Noirs abandonnaient c'étaient toutes les « *mauvaises actions* » de cette colonisation qui avait mis en valeur les terres fertiles du Maghreb au lieu de les laisser dans leur sérénité ancestrale, au maquis et aux épineux, aux marécages et aux moustiques porteurs de malaria, ou à la sécheresse et aux famines qui en découlaient...

Celui-là revoyait les fontaines et les puits que ses vieux avaient creusés et les canaux d'irrigation et les abreuvoirs qu'ils avaient aménagés pour le bétail de la ferme, mais aussi pour les bêtes de la tribu et des douars voisins... Dans ses souvenirs, que de travaux, que de sueurs - et pas seulement celles du burnous - que de sacrifices pour enrichir cette terre désolée, dénudée, desséchée et rendre « *le crime de la colonisation* » plus affreux, par l'abondance des récoltes obtenues ! L'eau cristalline coulait dorénavant à ses pieds, ses pieds noirs parce que plongés dans une terre maintenant riche et féconde, soulignant l'effort gigantesque de « *l'inhumaine* » présence colonisatrice pour doter le pays de barrages - même si certains sont envasés aujourd'hui, par négligence ou incurie - et d'un formidable réseau de canaux qui couraient la campagne, apportant vie, travail et bien-être, dans les bleds les plus reculés. Devait-il encore évoquer l'arrivée de l'eau douce à Oran, résultat d'investissements colossaux pour construire le barrage de Beni-Bahdel, les stations d'épuration et les centaines de kilomètres d'énormes conduites... « *le crime parfait* » en quelque sorte...

Cet autre, citadin endurci, ne voyant que les grandes entreprises urbaines, pouvait se souvenir de ce qu'il avait lu sur les premiers temps de la colonisation. Oran, mal gérée par l'administration turque, n'était que ruines sur terre et n'existait pas sur mer... Dans ce décor désolé, les nouveaux venus, militaires, fonctionnaires et exilés politiques français, maçons, journaliers et jardiniers espagnols, marins et pêcheurs génois et napolitains, tous complices dans « *leurs crimes colonisateurs* »,

avaient été pris d'une fantastique frénésie de construction. En quelques années, sur « *le caillou et la pierre* » dont parle Albert Camus à propos d'Oran, sur les éboulis et les gravats laissés par les Turcs - si l'on excepte la mosquée du Pacha et la maison du bey Hassan -, ils allaient créer une cité moderne, orgueil de l'Algérie actuelle, du moins pour les quartiers qui sont encore debout.

La liste des « *crimes* » commis pour aboutir à ces réalisations constitue, dans l'acte d'accusation, un lourd dossier d'éléments à charge. Les censeurs de tout et de rien en jugeront, avec la mauvaise foi qui leur est coutumière. Dans ce domaine, avec l'acharnement forcené des « *colonisateurs* », entêtés dans leurs « *crimes contre l'humanité* », la Colonisation, put donner libre cours à ses « *méfais* » : reconstruction des maisons délabrées, élargissement et pavage des rues, percement des innombrables impasses, nivellement des places, inauguration de boulevards, transformation de venelles escarpées en escaliers accessibles, création pour les populations locales de deux quartiers neufs, au Village Nègre et au Raz-el-Aïn, inauguration de marchés aux grains et aux légumes pour favoriser les fellahs jardiniers et le commerce local, développement de grandes artères, d'un réseau routier, enfin, point d'orgue de ce « *crime* » que l'on voulait parfaire, installation d'un grand égout collecteur qui sert encore aujourd'hui à l'assainissement de la ville. Et les Sœurs Trinitaires, « *autres dangereuses délinquantes* », accourues dans les fourgons de l'envahisseur colonial avaient fait édifier un couvent, aujourd'hui lycée de jeunes filles, où elles exerçaient une généreuse mais sans doute « *coupable* » activité en faveur des femmes musulmanes, action reconnue et saluée par l'émir Abd-el-Kader, lui-même. Que voilà « *un crime impardonnable contre l'humanité !!!* ».

Et les « *crimes* » qui se perpétrèrent à Oran, se multipliaient à Alger, à Constantine et ailleurs, dans ces innombrables villes et agglomérations nouvellement créées... Les « *méfais de la colonisation* » s'accu-

mulaient, fêtés sans vergogne sur les nouvelles places publiques et leur kiosque à musique. Ceux qui traquent tous les « *actes délictueux des colonisateurs* », pourront ajouter à leur dossier « *villes d'Algérie ayant souffert de la colonisation* », des mairies, des préfectures, des lycées, de nombreuses écoles et collèges, des marchés couverts, des installations sportives, des stades, des piscines...

Mais il est des « *crimes* » qui se voient moins que les grands édifices et les grandes voies de circulation. L'éclairage de la ville, par exemple. Après l'absence d'éclairage nocturne constaté en 1830, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, le réseau était totalement électrifié, avec des centrales comme celle du Ravin Blanc. La lumière et les « *méfais* » de l'électrification se répandaient sur tout le territoire algérien.

Mais il est encore « *un crime* » gigantesque de la France, cette impitoyable colonisatrice, « *crime* » que l'on ne soulignera jamais assez, c'est la création du port d'Oran, véritable poumon économique du pays, profitable à toute l'Algérie et avec lui, du port militaire de Mers-el-Kébir, ou l'amélioration du port d'Alger, du port de Bougie et d'autres encore...

Oranais, Oraniens, Pieds-Noirs, n'oublions jamais tout ce que nous avons vécu là-bas, tout ce que nous avons souffert pour perpétrer « *ce crime contre l'humanité* » dont nous sommes accusés. La dernière page de l'histoire de l'Algérie française s'est tournée définitivement avec le départ des derniers d'entre nous... Ils ont regardé s'éloigner à l'horizon, les yeux voilés par les larmes, cette terre tant aimée, terre de souffrances et de sacrifices, mais aussi terre comblée de vie, de joies et de rires et d'espérances malheureusement avortées. Ils ont encore évoqué leur village sur les collines, les plateaux et les plaines de l'intérieur. Ils ont vu, pour la dernière fois, cette cité d'Oran où il faisait si bon vivre, cette cité qui avait été leur univers, blottie au pied de la colline de Santa-Cruz et grimant du vieux port jusqu'à

la ligne de ces grands immeubles du Front de Mer qui exprimaient toute la modernité de la ville et donnaient à Oran des airs de cité américaine. Ils garderont ces images, au plus profond d'eux-mêmes, jusqu'à leur mort.

De toute façon, beaucoup de ce que ces images représentaient, n'existe plus sur le terrain, victime de vandalisme ou d'incurie. Sans doute appartiendra-t-il aux survivants de la saga des Pieds-Noirs, jusqu'à ce que le dernier disparaisse et malgré la volonté de silence du politiquement correct, de les raconter, de raconter et d'expliquer ce que furent « *les crimes du colonialisme* ». Il importe que nos descendants n'aient pas à rougir de l'œuvre de leurs pères. Ce qui reste encore de l'Algérie française, en terre algérienne, plus ou moins bien entretenu, est la preuve matérielle des efforts de cinq ou six générations de Français d'Algérie, ceux qu'on a cru blesser de la flèche du Parthe, au moment du départ, en les baptisant « Pieds-Noirs » et en qualifiant aujourd'hui cette Colonisation

qui fut leur grand-œuvre, de « *crime contre l'humanité* ».

Oui ! C'est une évidence indéniable, le burnous a sans doute sué ; mais le tricot de flanelle et la ceinture de toile qui ceignait les reins ont sué, tout autant si ce n'est plus, car l'artisan pied-noir dans son atelier, le patron dans son entreprise, le colon au cœur de ses plantations, sans compter les 90 % de fonctionnaires modestes, d'ouvriers, d'employés qui constituaient l'essentiel du peuple pied-noir et n'avaient que leurs bras et leur courage pour tout bien, tous se voulaient exemplaires. Comment comprendre autrement la transformation, en 132 ans, d'une terre aux trois-quarts désolée en un pays aux richesses du sol et aux ressources du sous-sol considérables ? Comment expliquer tout ce que cette colonisation tant décriée a apporté à l'Algérie ? D'abord un nom à une terre qui n'en n'avait pas ; ensuite des bienfaits inestimables : plus de santé et d'espérance de vie, avec ces admirables médecins de colonisation, avec ses dispensaires et ses hôpitaux ; plus d'éducation avec

ces jeunes institutrices et instituteurs, éparpillés dans le bled, les douars et les djebels ; plus de bien-être dans l'urbanisme et l'habitat ; dans la création de réseaux routiers et ferroviaires, de ports et d'aéroports ; dans l'amélioration permanente des conditions de culture ; dans les immenses progrès en matière d'irrigation ; sans parler enfin des découvertes de richesses trop facilement abandonnées : les gisements pétroliers d'Hassi Messaoud, les raffineries de gaz naturel d'Arzew...

Oui !... Pied-Noir, souviens-toi et sois fier de tes souvenirs et que tes descendants sachent que ce n'est pas dans tes rangs qu'il faut chercher « *les criminels* ».

### L'Écho de l'Oranie

<sup>1</sup> Les valises en carton du XX<sup>e</sup> siècle ont remplacé les baluchons de l'exode andalou et les coffres en bois du départ espagnol.

<sup>2</sup> Le texte qui suit ne doit rien à la fiction. Il est la copie in extenso de la proclamation officielle, référencée D.G.A. n° 29 (communiquée par Madame Marie-Jeanne Micheletti que nous remercions ici).

## Nouveauté sur notre site internet

<http://echodeloranie.com>



**L'Écho**  
de l'Oranie

Venez visiter notre site qui fourmille d'informations diverses tel que l'agenda des manifestations, l'actualité et le fonctionnement de l'association des *Amitiés Oraniennes*, les informations aux abonnés de la revue, et bien entendu de nombreux articles et photos parus dans d'anciens numéros (de 1964 à 2010), de la documentation, etc.

Pour rappel, **l'espace abonné** de notre site internet, qui compte aujourd'hui près de **1.300 inscrits, est réservé aux abonnés** de la revue *L'Écho de l'Oranie* **à jour de leur cotisation** et vous permet d'accéder à certains menus comme *Les éditoriaux d'aujourd'hui* ou encore nos rubriques *Nos albums de photos de classe* et *Nos villages en photos*.

Vous pouvez également nous retrouver sur le réseau social **Facebook**

[www.facebook.com/echooranie/](http://www.facebook.com/echooranie/)

La page ***L'Écho de l'Oranie*** vous permet de suivre l'actualité de notre site internet, et surtout de retrouver ou prendre contact avec d'autres abonnés à la revue et ainsi entretenir le lien entre tous les Oraniens.